

Michel  
Wieviorka



La Dernière  
Histoire  
juive

Âge d'or et déclin  
de l'humour juif

DENOËL



# La dernière histoire juive

DU MÊME AUTEUR

Ouvrages de Michel Wieviorka  
consacrés à la question juive et à l'antisémitisme :

*Les Juifs, la Pologne et Solidarność*, Paris, Denoël, 1984

*La Tentation antisémite. Haine des Juifs dans la France  
d'aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont, 2005,  
rééd. Hachette Littératures « Actuel », 2006

*L'antisémitisme est-il de retour?*,  
Paris, Larousse, coll. « À dire vrai », 2008

*L'Antisémitisme expliqué aux jeunes*, Paris, Seuil, 2014

*Les Juifs, les Musulmans et la République*,  
avec Farhad Khosrokhavar, Paris, Robert Laffont,  
coll. « Le monde comme il va », 2017

Michel Wieviorka

La dernière  
histoire juive

DENOËL



## MODE D'EMPLOI

Cet ouvrage traite d'un genre singulier d'humour et de sa trajectoire historique : les « histoires juives », à ne pas confondre avec les histoires antisémites.

L'ère des « histoires juives » a une préhistoire, qui nous conduit jusque dans les années 1960 et qui prend son origine d'abord d'est en ouest puis, de façon très secondaire, dans les pourtours de la Méditerranée (première partie). Elle connaît son apogée aux États-Unis et en France, durant un court demi-siècle (deuxième partie). Puis elle entre dans une phase de dépérissement (troisième partie).

Ce livre s'intéresse au contenu de ces histoires, qu'il contextualise, quitte – si nécessaire, et exceptionnellement – à anonymiser une personne ou son environnement. Il apporte dès lors un éclairage plus général qu'il n'y paraît sur la sociologie et l'histoire juives, et pas seulement sur l'inconscient qu'elles révéleraient.

Et puisque son auteur est un chercheur en sciences sociales, cet ouvrage est également l'occasion de mener une réflexion sur la façon dont lui-même s'est construit, sur son propre parcours, ses idées, ses engagements intellectuels, ses modes d'approche qui opèrent pour l'essentiel au carrefour de la sociologie politique et de l'histoire.



PREMIÈRE PARTIE

IL ÉTAIT UNE FOIS  
DANS L'EST



## La montre

Quelques mois avant sa mort, mon père racontait à qui voulait l'écouter – et à moi d'abord! – l'histoire suivante.

*L'épisode se passe dans un shtetl, un petit bourg juif de la Pologne d'avant-guerre. Un jour, Moshe croise dans la rue le rabbin. Ils se saluent et prennent de leurs nouvelles respectives. Moshe confie :*

*— Tout irait bien si on ne m'avait pas volé ma belle montre en or que je porte en gousset.*

*— Comment ça? s'enquiert le rabbin. Vous avez une idée de qui a pu faire ça?*

*— Tout à fait! Il se trouve que nous sommes une dizaine d'amis, qui nous réunissons chaque semaine pour discuter entre nous d'un sujet ou d'un autre. Or la dernière fois, en sortant, je me suis aperçu que ma montre avait disparu. C'est certainement un de mes amis. C'est terrible de soupçonner ainsi l'un ou l'autre! J'ai ma petite idée, mais qu'est-ce que je peux faire?*

*— J'ai une idée! s'exclame le rabbin. Lors de votre prochaine rencontre, proposez mine de rien de discuter des*

*Dix Commandements – c'est un beau thème. Et lorsque vous en serez à « tu ne voleras pas », regardez les yeux dans les yeux celui que vous soupçonnez. Il pourrait se troubler, avoir un comportement anormal.*

*Moshe remercie chaleureusement le rabbin pour ce conseil, ils se séparent, et plusieurs semaines s'écoulent. Le rabbin constate qu'à deux reprises, ils se sont à nouveau presque croisés dans la rue, et que Moshe s'est débrouillé pour l'éviter. Finalement, ils tombent l'un sur l'autre, nez à nez, et le rabbin ne manque pas d'interroger Moshe à propos de sa montre. Celui-ci se montre fuyant, à l'évidence embarrassé, puis finalement il explique :*

*— J'ai suivi votre conseil.*

*— Et alors ?*

*— Quand nous nous sommes à nouveau réunis, j'ai proposé à mes amis que l'on discute des Dix Commandements, ce qui a été accepté.*

*— Et alors, vous avez fait comme on a dit ?*

*— Non, cela n'a pas été nécessaire. Car quand on est arrivés à « tu ne commettras pas d'adultère », je me suis souvenu de là où j'avais oublié ma montre.*

Cette histoire n'était pas nécessairement nouvelle quand mon père me l'a racontée, en 1990. Je l'ai retrouvée plus tard dans le « Que sais-je ? » de Joseph Klatzmann, *L'Humour juif*<sup>1\*</sup>. Il en circule des variantes, où la montre est remplacée par une bicyclette. Si je l'évoque, c'est qu'elle est l'un des

\* Le lecteur trouvera les références bibliographiques en fin d'ouvrage, page 179.

deux derniers souvenirs que j'ai des ultimes mois de la vie de mon père, avant qu'il meure, stupidement, d'un arrêt du cœur parce qu'il avait décidé de ne plus prendre ses médicaments quotidiens – inutiles, selon lui, puisque sa tension était redevenue bonne.

L'autre souvenir, et les deux sont pour moi indissociables, est sa rencontre avec Elie Wiesel, le prix Nobel de la paix (1986), auteur d'une œuvre marquée par son vécu de la Shoah, et par sa connaissance du monde perdu du *Yiddishland* d'Europe centrale et orientale. Émile Malet, le directeur de la revue *Passages*, m'avait confié la responsabilité scientifique du colloque international «Trois jours sur le racisme», à Créteil, du 5 au 7 juin 1991 (j'en ai ensuite publié les actes sous le titre *Racisme et modernité*<sup>2</sup>), et Elie Wiesel avait accepté d'intervenir pour la soirée d'ouverture. À cette occasion, un cocktail avait permis de passer un moment convivial avec lui, au cours duquel il avait parlé yiddish assez longuement, en tête à tête avec mon père, qui en avait été profondément heureux.

### *Vents d'est*

Si j'associe l'échange de mon père avec Wiesel et l'histoire de Moshe et du rabbin, c'est qu'ils évoquent tous deux pour moi ce passé juif d'avant-guerre en Pologne. Mon père, notamment en traduisant nouvelles et romans qui s'y rattachent, souvent de grands auteurs – Shalom Asch, Ozer Warschawski, Mendele Moïkher Sforim (tout jeune, il avait aussi traduit en français, avant-guerre, quelques

nouvelles de son père, Wolf) –, n'a cessé de le rappeler, tout en se réjouissant d'ailleurs de vivre en France. L'univers du shtetl, dont rend compte Rachel Ertel dans un livre publié en 1982<sup>3</sup>, était en réalité en déclin depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, et peut-être même avant, comme l'a montré l'historien Jacob Katz (par exemple dans son livre *Hors du ghetto. L'émancipation des Juifs en Europe, 1770-1870*<sup>4</sup>). Et la nostalgie de mon père mêle indistinctement ce passé lointain et celui, plus proche, de l'avant-guerre, quand il vivait à Paris, en famille, dans un univers dynamique d'immigrés juifs d'Europe centrale.

Le shtetl, avec la guerre, a complètement disparu, mais aussi le monde parisien qu'avait connu mon père. Et si, au-delà, la langue yiddish elle-même, malgré le nazisme et le stalinisme, a survécu, ce n'est assurément plus en qualité de langue nationale – ce que l'État d'Israël n'a jamais voulu encourager, d'ailleurs. C'est principalement du fait de Juifs pieux, des hassidiques ultraorthodoxes comme on en voit à New York, dans le quartier de Brooklyn; à Jérusalem, dans celui de Mea Shearim, et dans quelques autres grandes villes, à Anvers et Montréal notamment. Ces Juifs pieux utilisent cette langue dans leur vie quotidienne – pour eux, l'hébreu est réservé à la relation avec Dieu. Le constat désolait mon père, athée, de gauche. Je me souviens que la mère de Rachel Ertel, à la fin des années 1950, à la demande de mes parents, avait essayé de m'inculquer des rudiments de yiddish. Très vite, cela s'était avéré non concluant – je préférais la modernité des copains de lycée, le foot, le vélo, les « surboums ». Et au lycée de la République, tout était au plus loin de l'attachement pour un tel particularisme.

J'ai été au contact de la culture yiddish, qui n'a jamais été oppressante pour moi, mais qui ne m'intéressait que modérément. Mes parents parlaient yiddish entre eux quand il ne fallait pas que les enfants comprennent – en général, lorsqu'ils se préparaient à sortir le soir. Mon grand-père maternel, que j'ai bien connu, ne savait que quelques mots de français, mais je le voyais souvent, et avec bonheur. Et puisqu'il est question de montre dans ce chapitre, un souvenir me revient à son sujet : il m'avait promis sa belle montre en or, qui se portait elle aussi au bout d'une chaîne, dans un gousset, et quand il est mort, en 1987, mes cousins et moi nous sommes aperçus qu'il l'avait, de fait, promise à tous ses petits-enfants mâles – les filles comptaient beaucoup moins que les garçons dans la culture du *Yiddishland*, j'y reviendrai en traitant de la mère juive.

Plus tard, ayant toujours été concerné par cette tension entre une culture particulière et la République, je serai du côté de ceux qui cherchent à articuler l'universel et les identités singulières, minoritaires, plutôt que de les opposer, et je me ferai promoteur pour la France d'un multiculturalisme tempéré, capable de concilier reconnaissance des particularismes et respect des valeurs universelles. Si je suis l'héritier d'une expérience politique singulière, c'est bien de celle qui a su conjuguer amour des valeurs universelles et affirmation d'une minorité, elle-même sociale – dans le passé, populaire, faite d'ouvriers et d'artisans – et culturelle, avec sa langue, le yiddish, et son histoire, dramatiquement interrompue par le nazisme. Je tiens à le dire : ce livre, souvent écrit à la première personne du singulier, n'est pas pour autant un pur exercice autobiographique ou d'ego-histoire.

Certes, tout en contextualisant les « histoires juives » en termes sociologiques ou historiques, j'indique aussi ce qu'elles évoquent pour moi, et le lecteur que cela pourrait intéresser peut aisément constater que mille et un fils relient mon parcours à ce qu'elles disent. Le choix qui fut le mien dans la foulée de Mai 68 d'être sociologue, et universitaire, après des études qui auraient dû me conduire à faire carrière dans le business, le management ou le marketing (ESCP, puis doctorat en gestion à l'université Paris-Dauphine), doit certainement quelque chose à la façon dont ma famille et son cercle d'amis valorisaient le livre et la vie des idées. D'ailleurs, je ne suis pas seul ici, mes deux sœurs Annette et Sylvie, mon frère Olivier et moi-même formons une fratrie exceptionnelle – nous écrivons tous quatre des livres ! Et, en bons républicains, nous avons tous quatre choisi la fonction publique, l'enseignement supérieur, la recherche ou la santé publique.

J'ai voulu passionnément devenir chercheur. Et les grands thèmes qui m'ont mobilisé tout au long d'un demi-siècle maintenant, ainsi que la façon dont je les ai abordés, les mouvements sociaux, le racisme, l'antisémitisme, le multiculturalisme, la démocratie, mais aussi la violence ou le terrorisme, entretiennent d'innombrables liens avec ce qui a nourri mes années d'enfance et de jeunesse. Il n'y a là néanmoins aucun déterminisme – la vie aurait certainement pu me conduire sur d'autres chemins, et par ailleurs la rigueur scientifique impose aussi ses exigences propres, la raison, l'argumentation, la démonstration, la présentation de preuves.

Mais revenons à ce que nous dit l'histoire de la montre. Le shtetl de Moshe et du rabbin est un lieu vivant, profon-

dément humain, où l'on se rencontre, où l'on discute, où le vol et l'adultère aussi sont possibles, comme ailleurs. Il forme une collectivité dont le rabbin est une incarnation proche de ses coreligionnaires. C'est quelqu'un qui sait donner des conseils de bon sens et qui est au plus près de la vie concrète. L'univers du shtetl a ses personnages : outre le rabbin, et éventuellement le bedeau, on y croise notamment le *schadken*, qui organise les mariages en mettant en relation les deux familles concernées – le thème et la figure occupent Freud abondamment lorsqu'il analyse le mot d'esprit dans son rapport avec l'inconscient –, et le *schnorrer*, lui aussi très présent chez Freud, qui mendie et avec qui se nouent des liens locaux, et dont une bonne traduction serait peut-être « tapeur ».

Mon père aimait à citer un jeu de mots : entre les deux guerres, il existait en France des cigarettes de la marque Senoritas, objet éventuel de mendicité – en « taper » un proche, c'était demander une « Schnoritas ». Je retrouve Freud, ici aussi, qui décrit avec de nombreux exemples ce type de technique du mot d'esprit qui fonctionne par condensation, comme dans l'histoire d'un homme plutôt pauvre qui se réjouit d'avoir été traité par Rothschild, à côté de qui il s'était retrouvé assis, d'une manière « famillionnaire » – familière, et comme son égal, en millionnaire qu'il n'est pas<sup>5</sup>. L'espace humoristique du *Yiddishland* comportait aussi des commerçants, des artisans, des tailleurs, etc., et diverses figures du monde goy, non-juif (au pluriel : goyim). Il était varié ; simplement, les thèmes sexuels, si centraux dans bien des histoires drôles en général, n'ont guère leur place dans les histoires juives, comme on le verra, alors

même que la sexualité va s'avérer plus tard décisive dans la littérature juive, avec Philip Roth par exemple, ou au cinéma, avec Woody Allen. Tout au plus, comme dans l'histoire de la montre, y est-il vaguement question d'adultère ou de mariage, avec parfois des aspects qui dérogent alors à la pudeur, comme dans l'histoire suivante.

*Un schadken propose à un homme d'âge un peu mûr une jeune femme qui présente toutes les qualités désirables : elle cuisine bien, sait tenir un ménage, provient d'une famille respectée. Au lit? Elle est, précise le schadken, « comme un poisson ».*

*Le mariage se fait et, quelques semaines plus tard, le marié vient se plaindre au marieur : il y a eu tromperie sur la marchandise.*

*— Tu m'as promis une femme qui est au lit comme un poisson, mais tu ne m'as pas dit qu'elle était enceinte, et évidemment d'un autre homme.*

*— Si, si, je t'ai bien dit : au lit comme un poisson. Un gefilte fish\*!*

Parler à Paris de la vie juive d'antan, après la Seconde Guerre mondiale, avec humour, sous la forme de l'histoire drôle, c'était tirer un lien entre le passé et un présent qui n'avait plus grand-chose à voir avec lui. C'était en filigrane rappeler ce qui a été détruit, et peut-être faire fi de la réalité historique : car du côté de mes grands-parents paternels,

\* *Gefilte fish* : carpe farcie, spécialité aujourd'hui gastronomique des Juifs d'Europe centrale.

s'ils ont quitté la Pologne, c'était aussi, comme d'autres migrants, pour des raisons économiques. C'était également pour ne plus être soumis à l'antisémitisme si puissant dans ce pays, et par ailleurs, en partie, non pas tant pour fuir des communautés villageoises étouffantes, comme c'était encore le cas pour d'autres, que pour se mettre à distance des grandes villes où pouvait régner une vie juive pesante, surtout religieuse. Pour eux, le shtetl n'était déjà plus que souvenir, mais très proche. Et si beaucoup avaient eu pour projet de se rendre en Amérique, quelques-uns, dont mon grand-père paternel, avaient passionnément voulu rejoindre la France, pays des Lumières, de Victor Hugo et de Guy de Maupassant, terrain d'une vie intellectuelle et artistique moderne, dense et ouverte.

Le shtetl, sinon ces univers urbains d'Europe centrale lorsqu'ils étaient encore empreints de culture communautaire, était bien avancé sur la voie du déclin au moment où la Seconde Guerre mondiale a commencé, et pour bien des Juifs de cette partie du monde, habitants par exemple de Vilnius, de Varsovie et d'autres grandes villes, l'influence de la modernité se faisait grande. Celle de la religion n'était pas négligeable pour autant. L'œuvre de Marc Chagall exprime avec force ces univers traditionnels et religieux, tout en y mêlant des éléments puisés dans la culture russe.

À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Juifs d'Europe centrale et orientale se sont retrouvés sous tension entre deux mouvements principaux, le hassidisme, renouvelant la religion sur un mode mystique, et la *haskala*, inscrivant ses acteurs dans la modernité et les courants des Lumières, et les conduisant vers l'assimilation. Une histoire comme celle de la montre

« Je tiens beaucoup à ma montre,  
c'est mon grand-père qui me  
l'a vendue sur son lit de mort. »

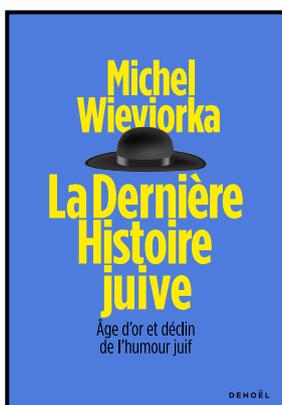
L'humour juif, c'est d'abord l'autodérision, une arme puissante face au malheur. Poussé à l'extrême, il devient universel. Et, raison à l'appui, il en dit long sur l'absurdité de la condition humaine.

Michel Wieviorka a retenu pour cet ouvrage des histoires juives bien choisies, inédites ou peu connues. Il s'intéresse à leur contenu et à leurs personnages hauts en couleur. Surtout, il les contextualise, dans leur cadre familial, social, politique, historique, pour comprendre de quoi l'humour juif est le nom.

En dégagant le sens de ces histoires, ce livre apporte un éclairage original, plus général qu'il n'y paraît, sur la question juive, sur l'évolution de la diaspora et sa relation avec l'État d'Israël, sur son histoire, ses drames, mais aussi sa créativité culturelle. L'âge d'or de l'humour juif, durant la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, notamment aux États-Unis et en France, a également été un âge d'or du monde juif. Son dépérissement actuel en dit long.

*Auteur de travaux sur la violence, le terrorisme, le racisme et l'antisémitisme, Michel Wieviorka est un sociologue mondialement reconnu. Plusieurs de ses ouvrages ont fait date : Sociétés et terrorisme (Fayard), La France raciste (Seuil), La Démocratie à l'épreuve (La Découverte), La Tentation antisémite (Robert Laffont). Directeur d'études à l'EHESS, il a présidé l'Association internationale de sociologie (2006-2010) et a dirigé à Paris la fondation Maison des sciences de l'homme (2009-2020).*

**DENOËL**  
denoel.fr



La dernière histoire juive  
Michel Wieviorka

Cette édition électronique du livre  
*La dernière histoire juive* de Michel Wieviorka  
a été réalisée le 2 octobre 2023  
par les Éditions Denoël.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782207179710 - Numéro d'édition : 617106)  
Code produit : Q01355 - ISBN : 9782207179758  
Numéro d'édition : 617110